

Cinéma Oblò:
«Negativland: Common Creative Resistance», courts métrages et clips vidéo, ve 21 mars, 21h. 9 av. de France, Lausanne. www.oblo.ch
www.negativland.com

●●● Parmi ceux qui le font, il y a le Hongrois Kíégo Izzók et Matka & ID:Mora en Espagne.»

Artistique et politique, le *culture jamming* est souvent illicite, à cause de l'utilisation massive de sources préexistantes, protégées par le copyright. Cela a valu à Mark Hosler, Richard Lyons, Don Joyce, David Wills, Peter Conheim et d'autres (la qualité de «membre» de Negativland étant superflue) l'ire de l'industrie du divertissement autant que le respect des *geeks* (les technophiles contre-culturels) et des amateurs d'art expérimental.

En 1991, le disque intitulé *U2*, pied-de-nez au mégagroupe irlandais sur un échantillon du hit «I Still Haven't Found What I'm Looking For», déclenche une longue saga judiciaire. L'affaire offre à Negativland une tribune idéale pour plaider le libre usage créatif des œuvres existantes. En plein boom du *sampling*, mais des années avant l'avènement d'Internet avec les problèmes liés au partage de fichiers, le cas devient emblématique de la lutte citoyenne contre la propriété intellectuelle monopolisée par les majors capitalistes. Dans un essai intitulé *No Business*, Negativland explique son combat en opposant le droit d'auteur en vigueur dans

nos cultures contemporaines aux pratiques folkloriques, qui favorisent le partage communautaire et la transmission du savoir.

Chercheuse au Centre d'études sur l'actuel et le quotidien, à la Sorbonne, la sociologue Anne Petiau s'est intéressée aux musiques électroniques, plus précisément à la réappropriation des œuvres préexistantes dans un processus créatif. Pour elle, le rôle précurseur de Negativland est largement reconnu par les militants de l'art libre et les musiciens électroniques. «Dans le hip hop et l'électro, la pratique du *sampling* s'est naturalisée», explique-t-elle. «Ces genres sont régis par des règles de composition aussi définies que dans les musiques savantes, mais de façon moins explicite et plus intuitive.» Mais le droit d'auteur reste source de contentieux: «Les majors bloquent l'accès aux œuvres en acquérant de vastes catalogues, qu'elles gèrent jalousement et font fructifier», explique Anne Petiau. L'artiste de l'ère numérique se retrouve face à un choix philosophique: «Protéger ses œuvres pour s'assurer des retombées financières, ou opter pour le don/contre-don (*un troc désintéressé, sans contrepartie obligatoire, ndr*).»

Le problème avec Creative Commons...

En 2003, les activistes de Negativland ont été sollicités par Creative Commons. L'organisation à but non lucratif, fondée par des juristes et inspirée par la philosophie du logiciel libre, souhaite élaborer une licence spécifique relative à l'échantillonnage (*sampling*). Creative Commons est l'auteur d'un catalogue de contrats type qui rencontrent un franc succès à travers le monde, proposant aux détenteurs d'œuvres (musicales, littéraires, visuelles, etc.) des alternatives à la pratique rigide du *copyright*. A géométrie variable, elles sont souvent semi-libres, autorisant par exemple l'utilisation libre d'une œuvre par un tiers (en ligne ou hors ligne) à des fins strictement non commerciales. Negativland constatera l'impossibilité à traiter sous la forme d'un compromis et se retirera du projet.

Et finalement, une fois mise à disposition, la licence d'échantillonnage de Creative Commons s'avère un échec. Elle est rapidement retirée. Par la voix de l'un de ses fondateurs, Mike Linksvayer, l'organisation revient pour *Le Courrier* sur cette collaboration: «L'idée était de trouver un moyen d'autoriser l'emploi d'œuvres modifiées, mais pas leur diffusion à l'état original. Nous avons demandé l'avis de Negativland car ils connaissent bien le problème. Mais nous avons dû retirer cette licence, car elle était peu utilisée et surtout très critiquée. En effet, elle n'autorisait pas la copie conforme – une limite jugée incompatible avec les pratiques de l'ère digitale. Aujourd'hui, nous recommandons de choisir l'une de nos licences qui n'exclut pas l'échantillonnage si vous voulez autoriser l'utilisation de vos œuvres.»

Certes, mais les licences Creative Commons, selon Mark Hosler, ont toutes le même défaut, celui de poser des exceptions: aucune d'entre elles n'autorise à la fois l'échantillonnage d'une source, sa modification et la vente du résultat final – ce à quoi aspire tout artiste pratiquant le *sampling*. La propriété intellectuelle aurait-elle la vie dure, même chez les artisans des licences alternatives? Negativland campe sur ses positions, partisan du vieil adage écolo selon lequel «rien ne se crée, rien ne se perd, tous se transforme». RMR

Pour voir Mark Hosler donner son avis sur le *copyright* et Creative Commons: www.youtube.com/watch?v=y7fgfodly4



Photo.
En 1991, Negativland proteste à sa manière contre les procès intentés par U2, samplé dans l'un des disques du collectif. NEGATIVLAND

«L'Amérique ferait mieux de disparaître»

«Christianity is stupid!» L'un des slogans les plus connus de Negativland, arboré sur des posters et t-shirts, est le titre d'une chanson enregistrée par le groupe en 1987. C'est le label de punk/hardcore SST (propriété de Greg Ginn, guitariste de Black Flag), qui édite alors l'album *Escape from Noise*, premier succès significatif de Negativland. La phrase en question, les auteurs du morceau l'ont bien sûr extraite de son contexte: il s'agissait du sermon d'un révérend anticommuniste imaginant une société totalitaire qui diffuserait à longueur de journée des messages antichrétiens. Au final, cela donne un hilarant morceau de hard rock sur laquelle une voix scandé inlassablement: «Christianity is stupid! Communism is good! Give up!»

Membre fondateur de Negativland, Mark Hosler, 46 ans, ne montre aucun signe de fléchissement. Volubile, lucide mais passablement pessimiste au sujet de son pays, il nous répond par téléphone depuis la Caroline du Nord, où il réside aujourd'hui.

«Le groupe est très éclaté, l'un vit à Boston, l'autre à Seattle, moi dans les Appalaches... Durant les années 1980, on vivait tous sous le même toit, mais aujourd'hui, on se contente de se disputer par e-mail (*rire*).» Musicalement, les choses ont aussi évolué: «Avant, pour enregistrer, on devait trimballer des tas de mixeurs, aujourd'hui un laptop suffit.»

Le collage sonore ingénieux tel que le pratiquent Negativland, John Oswald ou People Like Us, Mark Hosler en ignorait tout avant de fonder le groupe en 1979. «J'avais 16 ans, mes influences étaient Pink Floyd, Yes, le krautrock et Monty Python!» Peu à peu, le groupe forge son style à base de «sons collectés (*found sounds*), de bruits de studio et de sensibilité pop». Quant à une filiation avec la musique expérimentale, «on n'en savait rien, heureusement, sinon on se serait dit que tout avait été fait».

LE TRIOMPHE DE L'AMATEURISME

Pour Mark Hosler, «Negativland est une enseigne sous laquelle tout est possible». Ensemble ou séparément, les membres du collectif donnent des concerts, exposent leurs installations audiovisuelles et plastiques dans les centres d'art, publient des essais et donnent des conférences. Souvent sur leur thème de prédilection, la propriété intellectuelle. «Au fil des ans, notre activité est devenue de plus en plus politique et critique. Negativland a été pour moi une école extraordinaire, un outil pour déchiffrer le rapport aux médias, à la technologie.» Et au *sampling*, premier outil de travail du groupe. «Quand nous avons commencé, le hip hop n'existait même pas. Au milieu des années 1990, nous étions parmi les premiers à vendre des disques sur un site Internet. C'était très mal vu sur la scène alternative! Aujourd'hui l'électronique est partout, avec Internet, les e-mails, etc. Nous avions pressenti cette évolution: l'augmentation des flux de sons et d'images paraissait logique avec l'augmentation de la vitesse de connexion. Mais c'est seulement avec l'arrivée de Napster (*fameuse plate-forme de téléchargement peer-to-peer, victime de démêlés judiciaires en 2001, ndr*) que le phénomène a commencé à faire les gros titres dans la presse.»

Du coup, Negativland, qui parlait de *copyright* depuis des années et s'était heurté aux avocats de U2 dix ans auparavant, fait figure d'expert en la matière. «Internet est une invention à double tranchant. D'un côté, c'est un espace de créativité sans précédent. De l'autre, c'est un outil trivial, un gigantesque supermarché! C'est aussi un océan d'information qui nous submerge. Chacun a son blog et met ses vidéos en ligne: c'est le triomphe de l'amateurisme. Cela nous oblige à faire les bons choix. On peut passer ses journées sur Internet et être mal informé. C'est un gros problème pour les Américains, qui ont un accès illimité à la technologie, mais sont incroyablement passifs.»

OBAMA, MEILLEUR QUE LES AUTRES

Et le discours de prendre un tour plus radical: «Les Américains sont allés faire la guerre en Irak, ils ont déjà oublié que les sanctions (*maintenues après la première Guerre du Golfe, en 1991, ndr*) ont fait des millions de morts!» Convaincu que son pays est au plus bas et méprisé par le monde entier, Mark Hosler peint un sombre tableau: «Nous avons glissé vers un fascisme soft, où la politique du gouvernement se confond avec les intérêts des multinationales. En Amérique latine, on voit apparaître des politiques nouvelles, imaginatives, dans l'intérêt des peuples. Le monde entier avance, mais sans nous. Les Etats-Unis devraient se faire tout petits et disparaître.»

Pas étonnant qu'il juge le dernier DVD de Negativland (*Our Favorite Things*) certes drôle, mais «surtout très noir. C'est de l'art produit par des Américains qui réagissent au fait de vivre dans ce pays.» Peut-être y fera-t-il mieux vivre lorsque ses habitants auront changé de président? «Je ne crois pas que nous ayons une vraie démocratie. Le système vous mâche et vous recrache; je doute que quelqu'un qui possède une vraie morale parvienne jusqu'à la Maison Blanche. Mais je dois reconnaître que Barack Obama a l'air meilleur que les autres. Il a cette capacité à transcender les différences. Hier (*mardi, ndr*), il a prononcé un discours fantastique sur les races: jamais je n'avais entendu cela en 46 ans! Hillary devrait s'écarter et lui laisser la place, car c'est notre seule chance.» RMR

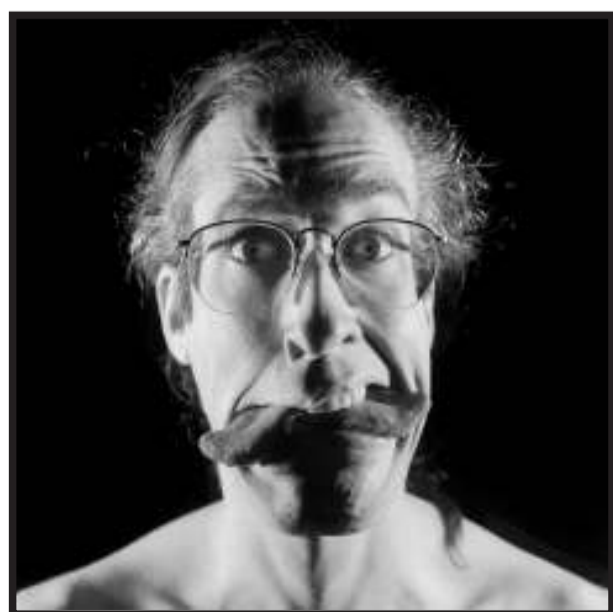


Photo.
Mark Hosler: le résultat quand on ne tourne pas deux fois la langue dans sa bouche avant de parler. BRYCE DUFFY/MARK HOSLER (2002)